

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE.

DEUXIÈME PARTIE.—LA FAMILLE MARTIN.

VI.

—Monsieur ! s'écria Robert, je ne sais ce que vous voulez dire, et vous regretterez certainement.

—Ce que je veux dire est bien simple. Je vous croyais homme d'honneur. Je vois que je me suis trompé. Vous m'aviez demandé la main de ma pupille, dans des conditions déjà fort anormales. Je vous l'avais refusée. Je devais compter que vous en resteriez là. J'étais un naïf, à ce qu'il paraît, puisque je retrouve ma pupille chez vous, dans un tête-à-tête que je ne veux pas qualifier.

—Je vous jure, monsieur, que mademoiselle d'Esparre venait d'arriver, il y a quelques instants seulement, et que je n'avais rien fait pour l'attirer.

—Je sais depuis combien de temps Jeanne est ici. Si le temps a été court, c'est qu'aussitôt que j'ai eu constaté son absence et su qu'elle avait parlé au comte de Noiville, je suis accouru chez vous, prévoyant le malheur qui la menaçait et l'indignité de votre conduite.

—Encore une fois, monsieur, interrompit Robert, la voix tremblante de colère et d'indignation, je ne puis accepter vos accusations. De quel droit vous prononcez-vous sur moi, sans savoir la vérité ? La vérité, c'est que j'aime, en effet, mademoiselle d'Esparre de toutes les forces de mon âme ; mais, c'est aussi, qu'elle était chez moi

aussi respectée et aussi en sûreté qu'elle eût pu l'être chez son tuteur.

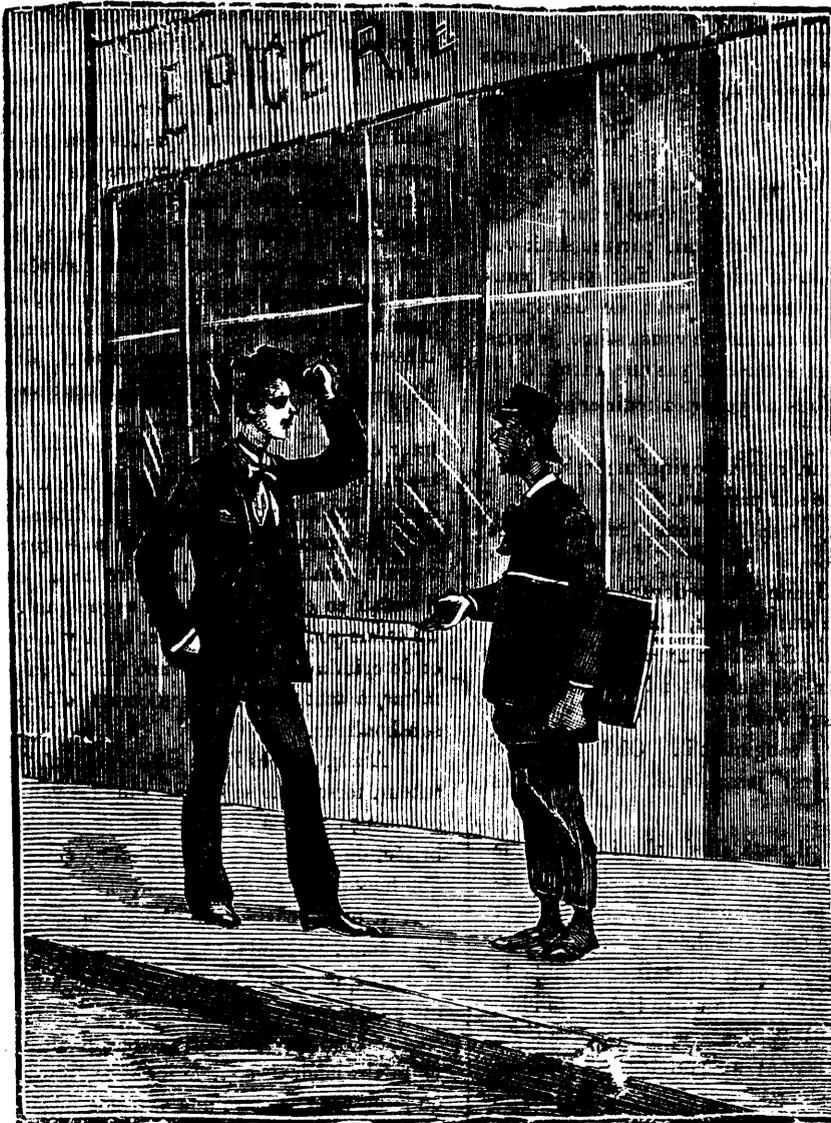
—La vérité, monsieur, c'est que mademoiselle d'Esparre a trois millions de dote, que vous n'avez rien, et que la simple

délicatesse eût dû, dans de semblables circonstances, vous rendre plus circonspect que tout autre ! La vérité, c'est que je représente le père de la jeune fille ; que j'ai toute autorité sur elle, et que vous ne deviez pas l'oublier, si vous ne vouliez vous faire soupçonner des plus honteux calculs d'intérêt !

A ces mots Robert devint livide, et, d'un mouvement brusque et nerveux, il éloigna Jeanne.

—Mademoiselle, lui dit-il d'une voix sourde où l'on sentait des larmes étouffées et des sanglots contenus, il ne me reste qu'à vous dire adieu. Je ne répondrai plus à votre tuteur. Il y a des accusations qu'il serait flétrissant de relever, avilissant de réfuter. Je vous aime à en mourir. Vous le savez et c'est la dernière fois que je vous le dirai. Mais vous devez comprendre que tout est fini entre nous ; que je ne dois plus vous revoir, que je ne vous reverrai plus.

—Robert ! balbutia



—Pardon, monsieur ; vous appartenez à l'étude du notaire, M. Ferté ?

la jeune fille.

—Non, Jeanne. Adieu ! adieu ! Vous me mépriserez si j'agissais autrement. Partez, adieu !

—Mais je vous aime, moi aussi ! s'écria-t-elle, le visage animé du reflet de la passion la plus pure. Si vous m'abandonnez,

si vous me repoussez, que deviendrai-je ? Ne doit-on pas lutter pour conserver, défendre, soutenir ceux qu'on aime, à qui on a donné son cœur et sa vie ?

—Mademoiselle, si j'étais noble et millionnaire, oui, je lutterais et nulle puissance humaine ne vous arracherait à mes bras, ne m'empêcherait de devenir votre époux. Je vous dirais : " Vous êtes encore mineure. Attendons votre majorité. " Mais, ici, il s'agit de mon honneur, de l'intégrité de mon caractère. Je puis mourir pour vous, je ne puis être votre mari. Personne ne croit à la sincérité, au désintéressement de mon amour, et qui sait ? vous même, peut-être, un jour, en viendriez-vous à en douter, à me soupçonner ! Cela aussi me tuerait !

—Jamais ! jamais ! s'écria Jeanne.

—Monsieur, reprit Robert, s'adressant au notaire, vous pouvez emmener mademoiselle d'Esparre.

Le malheureux jeune homme, en parlant ainsi, ne se tenait debout que par un miracle de volonté.

—Venez, Jeanne ! fit froidement M. Ferté.

Elle regardait Robert. Elle regardait son tuteur. Devenue fort pâle, elle aussi, on voyait sur ses traits délicats et charmants la trace de sa cruelle angoisse.

—Eh ! bien, oui, dit-elle enfin, je comprends, Robert, votre susceptibilité et votre douleur. Ce n'est plus à vous, qu'on calomnie et qu'on insulte, à lutter. C'est à moi, à moi seule. Je ne vous failirai pas ! Je suis venue ici, librement, par ma seule volonté. Vous n'en saviez rien. Vous n'aviez rien fait pour vous rapprocher de moi. Je sais que vous seriez mort de désespoir, enfermé dans votre dignité. Je vous aime, je vous estime, je vous admire ! Je vous jure que je n'en épouserai pas une autre !

—Ne jurez pas, Jeanne. Vous ne pourriez tenir ce serment. Je ne l'accepte pas.

—Soyez tranquille, monsieur, reprit ironiquement Me Ferté ; je m'arrangerai pour qu'il ne soit pas tenu.

—Je suis prête à vous suivre, reprit Jeanne, en s'adressant à son tuteur.

Me Ferté ouvrit la porte. Jeanne passa devant lui. Robert resta seul. Dès que la jeune fille eut disparu, la douleur qu'il contenait et qui menaçait de l'étouffer éclata avec une violence terrible. Il tomba sur ses genoux, les mains tendues vers cette porte qui venait de se refermer sur Jeanne.

—Adieu tout mon bonheur ! sanglota-t-il. Oh ! Jeanne ! je t'aime ! je t'aime ! je n'aimerai jamais que toi, et si tu es perdue pour moi, je mourrai !

Pendant un quart d'heure, il resta ainsi, ployé en deux, le front dans ses mains, sanglotant comme un enfant, le cœur déchiré de la plus atroce douleur, ne raisonnant plus, ne pensant pas, sentant seulement que la vie était attaché à la vie de Jeanne, qu'il ne faisait qu'un avec elle, et qu'il lui était impossible de vivre sans elle, la sachant à un autre. A un autre ! A cette idée, des frissons parcouraient son corps et des rugissements de fureur désespérée soulevaient et brisaient sa poitrine. Lui-même avait peur de cette passion désordonnée qui s'était emparée de lui et qu'il se sentait impuissant à combattre, à vaincre.

Ah ! que n'eût-il donné, à cet instant, pour n'avoir pas connu cette adorable créature ; pour avoir, au moins, le courage ou la force de l'oublier, de se résigner, comme eussent fait tant d'autres à sa place, après une douleur plus ou moins vive, plus ou moins prolongée. Mais c'était au-dessus de sa volonté ; il ne pouvait même y songer. Il sentait qu'il ne s'appartenait plus ; que sa blessure saignerait éternellement, jusqu'au jour où, las de

souffrir tant, sans espoir de guérison, il préférerait une mort brève à cette lente mort raffinée de chaque minute.

Une heure après, quand la domestique entra dans son cabinet, étonné du silence qui y régnait et de voir qu'il ne sortait point pour aller à ses visites ordinaires, elle trouva le docteur Robert Dauray étendu sans connaissance sur le parquet.

VII.

A la porte de la maison du docteur, Jeanne était montée dans le coupé qui attendait le notaire, et qui devait les ramener rue de Navarin.

La sueur qui couvrait le cheval, sa respiration forte et haletante, tout prouvait que Me Ferté, en constatant la brusque disparition de sa pupille, et en soupçonnant qu'elle s'était rendue chez Robert, n'avait pas perdu une minute, et que, sur ses ordres, le cocher avait, comme on dit, brûlé le pavé.

Dès qu'ils furent installés, la voiture repartit, se dirigeant vers la rue de Navarin. Jeanne se tenait près de son tuteur, pâle et raide, ses fins sourcils légèrement contractés. On voyait, sur tout son jeune visage, un air de résolution qui, cependant allait s'affaiblissant, à mesure que les minutes s'écoulaient et que le coupé s'éloignait de la demeure de l'homme qu'elle aimait et dont elle était si follement aimée. C'est que Jeanne, bien que mieux douée que la plupart des jeunes filles de son âge, n'était pas encore en pleine possession de sa véritable nature.

Restée orpheline de bonne heure, élevée chez des étrangers, puis au couvent, elle avait toutes les timidités et toutes les faiblesses, toutes les ignorances surtout, des jeunes filles de son âge, de sa condition et de son éducation. Elle était habituée à l'idée de l'obéissance passive. On lui avait répété que le premier devoir de la femme est d'abdiquer toujours ; de se soumettre et de cacher ses impressions ; fille devant ses parents, femme devant son mari ; fille ou femme, devant la société.

Elle pouvait bien avoir de passagères révoltes, des éclair de volonté ; mais, au fond, la fièvre de la passion une fois calmée, il restait en elle ce sentiment vague que l'acte seul de vouloir est un crime pour une femme, et qu'il y a quelque chose d'indécent et de criminel pour une jeune fille à penser, à sentir par elle-même, à tenter, à rêver seulement, d'être le propre architecte de son bonheur.

Aussi, après l'élan d'énergie qu'elle avait eue devant son tuteur, lorsqu'elle se sentait sous les yeux de Robert, la réaction commençait-elle à se faire. Elle était déjà un peu lasse, un peu brisée, de cet effort auquel son âme n'était point préparée ; presque honteuse ; se demandant, avec une sorte d'effroi, si elle n'avait pas dépassé toutes les mesures et mériter réellement tous les blâmes. Cependant elle aimait tant Robert, et son cœur était si droit que malgré ses doutes et ses angoisses, elle restait résolue à lutter jusqu'au bout ; du moins, elle le croyait.

—Mademoiselle d'Esparre, lui dit tout à coup son tuteur, je m'abstiendrai, pour le moment, de qualifier votre conduite où je ne veux voir qu'une extrême légèreté et une grande innocence qui ne vous permet pas de calculer la portée de vos actes. Mais vous ne tarderez pas à rentrer en vous-même, j'en suis certain, et à montrer des sentiments plus conformes à votre situation, à votre devoir. Je représente votre père, et, à ce titre, j'ai des droits à votre obéissance ; droits auxquels rien ne me fera renoncer, tant que j'aurai la responsabilité de vos actions, de votre réputation et de votre avenir.

—Monsieur, répliqua Jeanne, d'un ton encore assez ferme,

bien qu'on y sentit une certaine hésitation au fond ; si j'avais encore mon père ou ma mère, je me serais jetée à leurs pieds. Je leur aurais tout confié, et je suis certaine qu'ils n'eussent pas exigé mon éternel malheur.

— Pourquoi ne m'avez-vous point parlé à moi ?

— Parce que vous ne me parliez de rien, monsieur. Le docteur... Robert, était allé vous demander ma main, vous déclarant que nous nous aimions, et, sans daigner m'en dire même un mot, vous avez disposé de moi.

— C'était mon droit.

— Cela m'a révoltée.

— J'usais de mon autorité. Je n'admets pas qu'on la discute, et, surtout, je n'avais pas à la discuter avec vous.

— Et, cependant, si vous vous étiez adressé à ma raison, je me serais adressée à votre cœur, et il me semble que je vous aurais convaincu.

— Non, mademoiselle. Ce n'est point aux enfants d'en remontrer aux parents ; à ceux qui ne savent rien de la vie, de ses nécessités et de ses lois, de convaincre ceux qui savent. D'ailleurs, je n'avais pas à traiter sérieusement ce qui n'est pas sérieux : Vous ne m'aviez pas demandé ma permission pour vous engager avec M. Dauray, vous qui ne vous appartenez pas. Je n'avais point à vous demander votre permission pour décider au mieux de votre avenir.

— Mais, monsieur.

— Mais, mademoiselle, la femme est éternellement " mineure. " Votre père, de plus, vous a léguée à moi. C'est à moi seul de décider. Et j'ai décidé, et je serai obéi.

— Ah ! c'est affreux ! sanglota Jeanne. De pitié nulle part ! Ni près de vous, ni près de cet homme à qui vous me destinez, et à qui j'avais tout confié.

— Il a bien fait de vous répondre ce qu'il vous a répondu. Le mariage vous guérira de toutes ces billevesées, et je l'en presserai d'autant plus.

— J'ai juré à M. Dauray.

— Justement, mademoiselle, j'ai un mot à vous dire à ce sujet. M. le comte de Noiville vous aime, et il est jaloux comme un tigre. De plus, il est violent, sans que cela paraisse et] de première force aux armes, soit au pistolet, soit à l'épée. Or, si vous tenez à la vie de M. Dauray, soyez prudente et ne laissez savoir à personne l'acte de folie coupable que vous venez d'accomplir, car, si le comte s'en doutait seulement, je vous en avertis charitablement, il tuerait ce médecin.

— Il le tuerait ! s'écria Jeanne bouleversée.

— Oui.

Elle n'avait pas songé que les deux hommes pussent en venir aux mains à cause d'elle. Cette idée la terrifia. Elle vit tout à coup Robert percé de coups perdant son sang par mille blessures, et cette vision lui fut si cruelle qu'elle forma les yeux pour y échapper.

Me Ferté eut un sourirc. Il avait touché juste, trouvé l'endroit sensible.

— Je vois que vous comprenez la situation, reprit-il lentement et fermement, pesant sur chaque mot pour le mieux entrer dans cette cervelle de jeune fille crédule et naïve. Autorisé par moi, monsieur de Noiville a des droits, je dirai même des devoirs, et je sais qu'il n'y faillira pas. Un refus de votre part, il apprennent jamais ce qui s'est passé, et monsieur Dauray, provoqué par lui est un homme mort.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Est ce possible ? balbutia mademoiselle d'Esparre désespérée et effrayée.

— Cela n'est pas seulement possible, cela est certain ! Déjà, après la conversation qu'il venait d'avoir avec vous, le comte était décidé à n'écouter que son juste ressentiment et sa jalousie légitime, qui n'avait point voulu vous montrer, en provoquant le docteur.

— "Quand il sera mort, me disait-il, il ne sera plus un danger, ni un obstacle pour moi. " Il a fallu que je le priasse, que je lui promise que vous oublieriez cet homme ; que ce n'était pas sérieux ; que vous consentiriez immédiatement à votre mariage, pour retenir son bras, prêt à châtier ce rival. S'il vous avait surprise avec lui, au lieu de moi, il lui eût brûlé la cervelle, là, sous vos yeux.

— Oh ! non ! non ! jamais ! s'écria Jeanne au comble de la terreur et sans défiance du piège où elle tombait.

— Donc, vous tenez sa vie entre vos mains. C'est à vous de voir, si vous voulez qu'il meure, ce qui ne vous rapprocherait pas de lui, ricana le notaire ; ou si vous voulez qu'il vive, ce que je crois préférable, car on ne doit pas avoir un sommeil bien paisible, quand on a à se reprocher la mort d'un homme...

— Que faut il donc faire ? demanda Jeanne brisée par tant d'émotions en cherchant, à son insu, un prétexte pour désertier une lutte qui dépassait la mesure de ses forces.

— Obéir !

— Obéir ?

— Épouser le comte. A ce prix, je vous promets qu'il ne sera pas touché à un cheveu de la tête du docteur Robert.

VIII.

La voiture était arrivée.

La conversion du tuteur et de la pupille en resta donc là pour l'instant. Mais l'habile notaire avait jeté dans l'esprit de Jeanne une semence qui devait fructifier. Pendant huit jours, il revint sur ce sujet, affirmant à la jeune fille que le comte de Noiville tuerait Robert, si elle ne consentait pas à épouser l'homme qu'on lui avait choisi pour mari. Il employa toutes les ruses, joua toutes les comédies, revint sans cesse à la charge.

Pendant ce temps, Robert ne donnait point de ses nouvelles, ne faisait rien pour se rapprocher de Jeanne. Elle comprit qu'il était résolu à renoncer à sa main, plutôt que de compromettre son honneur et l'intégrité de son caractère. Elle l'en approuvait peut-être, mais, peut-être aussi, en éprouvait-elle un peu de dépit.

N'ayant personne pour la soutenir, craignant d'être cause de la mort de celui qu'elle adorait de toutes les forces de son âme, encore naissante ; brisée, anéantie, par tant d'émotions successives, elle finit par répondre à son tuteur qu'elle consentait à épouser le comte.

Depuis une longue semaine, c'était à peine si elle fermait les yeux quelques instants, la nuit, pour un sommeil agité, plein de cauchemars, où elle voyait toujours Robert sanglant, percé de coups de la main du comte de Noiville et lui disant :

— Jeanne, c'est toi qui m'as tué.

Puis, n'avait-il pas renoncé à sa main de lui-même ? N'avait-il pas dit qu'il renonçait à la lutte ? Dans ces conditions, avait-elle droit de lui faire courir un danger qu'il ne recherchait pas de lui-même ?

— Oh ! Robert ! Robert ! sanglotait-elle. Je serais morte volontiers avec toi. Mais, puisque tu reconnais toi-même que

tout nous sépare à jamais, que puis-je faire si ce n'est sauver ta vie en sacrifiant la mienne ?

Et elle accomplit le sacrifice avec une indicible angoisse.

Me Ferté, au comble de la joie, se disait :

—Je savais bien que cela n'était pas sérieux.

—Le mariage aura lieu dans un mois, répondit-il à Jeanne.

—Je n'y mets qu'une condition, fit la jeune fille, d'une voix tremblante.

—Voyons cette condition, un nouveau caprice ?

—Je voudrais retourner pendant un mois au couvent de Saint-Maur-des-fossés.

—Quelle idée ! Que voulez-vous y faire ?

—Je désire me reposer. Tout ce qui m'arrive m'a brisé le corps et l'esprit. J'ai besoin d'être un peu tranquille, loin du bruit.

Me Ferté se demanda si cette envie de retourner au couvent ne cachait pas quelque ruse féminine, si sa pupille ne cherchait pas à lui échapper, ou, tout au moins à renouer des relations avec ce petit Robert Dauray. Il y avait là un danger. Le médecin, s'il les apprenait jamais, ne manquerait pas de rire des terreurs folles que le comte Gérard de Noiville, déguisé en spadassin par Me Ferté, inspirait à Jeanne d'Esparre pour la vie de l'homme qu'elle aimait. Il ne fallait pas s'exposer à perdre le bénéfice de ce coup de maître.

Mais ayant réfléchi que Robert Dauray, chatouilleux sur le point d'honneur, ne se prêterait pas volontier à un rapprochement, dans la crainte d'être accusé publiquement de séduire une jeune fille inexpérimentée pour encaisser trois millions de dot ; assuré, d'ailleurs, qu'il saurait bien faire surveiller Jeanne par les "bonnes sœurs", le nuage qui avait paru sur son front se dissipa, et ce fut avec une certaine bonhomie apparente qu'il répondit :

—J'y consens. Vous avez, en effet, besoin de repos. Vous l'auriez trouvé ici auprès de madame Ferté qui vous adore et que vous n'appréciez pas assez. N'importe, vous préférez vous enfermer dans les murs de votre couvent. Je vais écrire à la supérieure de faire préparer votre chambre. Ce soir nous aurons sa réponse, demain nous partirons.

Jeanne avait vu l'hésitation de son tuteur. Elle craignit, un moment, d'essuyer un refus. Cela l'eût navrée. Car réellement elle sentait avoir besoin de repos. Les événements auxquels elle s'était trouvée mêlée pour la première fois et en si peu d'heures l'avaient brisée. Elle voulait aussi revoir son amie Andrée, lui raconter ses aventures, pleurer avec elle, lui demander des consolations et des conseils. Et puis, malgré sa résignation, il y avait toujours, dans un coin de sa pensée, un secret espoir que le dernier mot n'était pas dit. Son bonheur n'était peut-être pas envolé pour toujours. Puis si elle épousait le comte, au moins n'aurait-elle pas la torture de le voir chaque jour, de subir ses assiduités, pendant le mois qui la séparait du jour fatal où son malheur éternel serait légalement et irrévocablement accompli !

Dans sa joie de n'être pas refusée, elle dit à Me Ferté :

—Vous êtes bon !

Le notaire eut un sourire. Était-ce un remerciement pour Jeanne, ou une marque de satisfaction pour sa propre habileté ? Il promit de hâter le voyage et se retira dans son cabinet pour écrire à la supérieure du couvent.

La lettre écrite et mise à la poste, il crut devoir se rendre chez le comte Gérard de Noiville pour lui apprendre que mademoiselle Jeanne d'Esparre consentait au mariage projeté. Il voulait aussi l'engager à préparer la cérémonie nuptiale et surtout

s'entendre avec lui sur les clauses et conditions du contrat. Il se fit donc conduire, le même jour, rue de l'Université, à l'hôtel du comte Gérard de Noiville.

Le comte allait sortir lorsque son valet de chambre lui annonça la visite de Me Ferté, notaire.

—Mon cher maître, dit-il au notaire, je vous attendais. Je trouvais même, entre nous, que vous me laissiez longtemps sans nouvelles de la charmante mademoiselle d'Esparre.

—Eh ! mon cher comte, il m'a fallu batailler. Je n'ai pas pu d'un coup habituer ma pupille à l'idée de ce mariage qui l'avait un peu surprise, vous le savez. Enfin, elle consent, mais elle met une condition. Oh ! rassurez-vous ; cette condition n'a rien qui puisse vous être désagréable. Une simple fantaisie, très inoffensive, Mademoiselle Jeanne d'Esparre demande à passer quelques jours au couvent, pour se reposer, et se préparer à l'acte le plus solennel de sa vie. J'y ai consenti. Demain, je la conduirai dans son ancien pensionnat. Cela vous donnera le temps de réunir les papiers de la famille exigés par la loi. Vous pourrez aussi monter votre maison. J'imagine qu'actuellement c'est un peu celle d'un garçon ; vous avez quelques préparatifs à faire pour installer dignement la fille du comte Lucien d'Esparre. Nous aurons aussi, si vous le voulez bien, à causer ensemble des termes du contrat de mariage, ma situation de tuteur...

—Pour cela, maître Ferté, je m'en rapporterai entièrement à vous.

—C'est impossible. Un acte aussi important demande à être conclu avec toutes les garanties désirables, de part et d'autres. J'aurai à vous faire connaître l'état de la fortune de ma pupille, et à connaître de vous...

—Vous savez ma situation mieux que moi, puisque vous êtes mon notaire et celui de toute la famille de Noiville. L'autre observation est plus sérieuse ; il faut, en effet, m'occuper sans retard de la corbeille de mariage et de la maison de celle qui va devenir comtesse Gérard de Noiville. Vous m'avez dit que vous conduisiez Mlle d'Esparre à Saint-Maur, demain ?

—Oui, monsieur le comte, par le train de dix heures.

—Vous ne prenez point votre voiture ?

—Non, c'est le jour de sortie de madame Ferté, et elle en dispose toute la journée. Ainsi voilà qui est entendu. Hâtez-vous de m'apporter les pièces nécessaires pour la publication des bans, votre acte de naissance, les actes de décès du comte et de la comtesse de Noiville, vos père et mère.

Les deux hommes échangèrent encore quelques paroles, puis Me Ferté se retira.

Dès que le notaire fut parti, le comte de Noiville sonna son valet de chambre.

—Faites atteler mon coupé, dit-il au domestique qui entra. Ah ! Il faut, immédiatement, demander dans vos connaissances, une femme de chambre pour madame la comtesse de Noiville.

—Monsieur le comte se marie ? fit le valet qui ne put dissimuler complètement une grimace.

—Oui, dans un mois. Il faut donc vous hâter, afin que la nouvelle femme de chambre ait pris l'habitude de la maison, autant que possible, et puisse être utile à sa maîtresse.

—Cela sera fait selon le désir de monsieur le comte.

—Assurez-vous soigneusement de la moralité de cette femme de chambre.

—Monsieur le comte sera content.

—Dites aussi à Jean, mon cocher, de me trouver un groom.

Je voudrais un gamin intelligent, qui eût déjà du service et qui connût les chevaux.

—C'est difficile, mais ce n'est pas impossible à rencontrer.

—Occupez-vous de tout cela très activement. Il faut que ma maison soit complètement montée avant un mois.

Tout d'abord le comte Gérard de Noiville n'avait pas pris garde à la fantaisie manifestée par mademoiselle d'Esparre de retourner à son couvent. Mais il ne tarda pas à se rappeler que c'était là qu'elle avait connu Robert Dauray. Il se demanda, comme l'avait fait le notaire avant lui, si elle ne songeait pas à renouer ses relations avec lui. Son projet de mariage était déjà l'écho du jour parmi les gens de son monde. La moindre inconscience de la part de Jeanne l'exposerait, lui, comte de Noiville, à être ridicule. Cette idée lui fit peur. Bien qu'il fut très assuré de la vertu de sa fiancée, il connaissait son inexpérience de la vie.

Sans savoir que Me Ferté avait songé, lui aussi à prendre ses précautions, surtout après l'aventure chez Robert Dauray, il se promit, en tout état de cause, d'exercer une surveillance active pendant le séjour de Jeanne à Saint-Maur-des-Fossés.

IX.

Après le départ de son frère et de Julie, Désiré Martin, qui s'était couché, dormit fort peu. Il songeait aux trois millions laissés par le comte Lucien d'Esparre... à cette Jeanne qui "volait" sa fortune à Julie... à ce comte Gérard de Noiville qui avait fait "paumer" son frère. Il échafaudait dans son cerveau tout un drame qu'il voulait mener seul à son dénouement criminel, sans l'aide de Prosper et de sa fiancée, à moins d'y être contraint par des circonstances exceptionnelles.

Dès six heures du matin, il fut debout.

Louise Martin, sa mère, était déjà levée, et mettait un semblant d'ordre dans sa boutique.

—As-tu rêvé aux millions, la mère ?

—Oui, répondit Louise Martin. Si on pouvait les avoir, ajouta-t-elle avec un soupir profond.

—La queue du chat est bien venue ! Attends, ça viendra.

—Te voilà avec tes beaux habits, où vas-tu ?

—Chez Julie.

—Tu l'as vu hier soir.

J'ai oublié de lui demander un renseignement.

—N'emporte pas tout ton argent avec toi. Tu pourrais le perdre, continua Louise Martin, qui se rappelait que, la veille, Julie avait donné une centaine de francs au gamin.

Désiré, qui avait revêtu pour la circonstance un complet de drap moucheté gris, un chapeau de feutre bas de forme, une cravate flottante de couleur un peu crue, ne ressemblait plus trop au petit voyou que nous avons vu, la veille, assister au conseil dans l'arrière-boutique de la brocanteuse.

—Oh ! Je ne dépenserai pas mes monacos à m'acheter des sucres d'orge, répondit-il en riant, et il mit les cent francs dans sa poche, embrassa sa mère et se dirigea vers l'hôtel garni de la cité Bergère. Sans rien dire à la mère François, il grimpa lestement l'escalier. Il connaissait la chambre occupée par Julie.

—Son frère y était.

—Qui t'amène si matin, petit ? lui dit Prosper.

—Ferme bien la porte, et je vais te le dire.

—Hier, reprit Désiré, quand la porte fut fermée et que Prosper se fut assuré que personne n'écoutait sur le carré, j'ai bêtement oublié de vous demander où restait la demoiselle.

—Jeanne d'Esparre ? interrogea Julie. Elle doit rester chez le notaire Ferté, rue de Navarin, n. ...

—C'est écrit là, fit Désiré en portant la main à son front. Maintenant causons peu et causons bien. Hier soir, vous m'avez compris tous les deux, n'est-ce pas ?

—A peu près répliqua Prosper. Pour avoir les millions, il faut que Jeanne disparaisse.

—N'importe comment pourvu que ce soit d'une manière intelligente.

—Oui, car il faut se garer des éclaboussures.

—Sois tranquille. Si j'ai besoin de toi, je te trouverai ici ?

—Encore un mot. Je ne connais pas la demoiselle. Je voudrais son signalement pour ne pas faire "d'impair."

—Brune, jolie, assez grande, dit Julie.

—Hum ! voilà un signalement qui ressemble un peu à tout le monde. Enfin, je m'en contenterai. Je vais d'abord voir si elle perche chez le notaire. Adieu !

Au moment où il partait, Julie, qui avait deviné son empire sur lui, le rappela pour l'embrasser. Le rouge lui monta au visage, et un léger tressaillement secoua ses membres, lorsqu'il sentit les lèvres de la jeune fille sur sa joue.

En passant dans la cité Bergère, Désiré regarda l'heure au cartouche d'un marchand de vins.

—Huit heures et demie, la rue Navarin n'est pas loin, j'y serai dans dix minutes, se dit-il.

Alors, remontant le faubourg Montmartre, puis la rue des Martyrs, il entra dans la rue de Navarin, cherchait les panneaux dorés du notaire. En marchant, le gamin se demandait comment il arriverait à savoir si mademoiselle Jeanne d'Esparre, habitait bien chez le notaire Ferté.

—Je ferai "jaspiner la pipelette," se disait-il.

Le hasard le dispensa de mettre son projet à exécution. Au moment où il entra dans l'allée de la maison, un facteur des postes l'y précédait.

—Pour mademoiselle Jeanne d'Esparre, chez Me Ferté notaire, dit le facteur en tendant une lettre à la concierge.

—C'est bien ici, répondit la concierge en prenant la lettre.

Désiré se frotta les mains.

—Pas besoin de faire des frais, pensa-t-il, l'interrogatoire est terminé.

Et il se retira, comme s'il s'était trompé de porte, en évitant de montrer sa figure. Mais au lieu de s'éloigner, il se promena sur le trottoir en face, inspectant la maison. Il avait eu le temps de lire au bas de l'escalier une pancarte avec ces mots :

ETUDE DU NOTAIRE, AU 1er ÉTAGE.

—Le notaire, se dit-il, a ses appartements sur le même palier, bien entendu. Là, rien à faire évidemment. Il doit y avoir trop de monde dans la baraque. Il s'agit de savoir si la princesse sort seule dans la rue, ce qu'elle fait, où elle va. On pourrait alors arrêter son petit plan. Oui, mais comment s'en assurer, sans se faire remarquer ?

Et Désiré se grattait l'oreille avec une mine anxieuse.

—Interroger la concierge ou les voisins, rien de plus dangereux, pensait-il ; attendre dans la rue, on ne tardera pas à se demander ce que j'y fais.

Tout à coup un sourire parut sur ses lèvres minees et blêmes ; il venait d'apercevoir au bout de la rue de Navarin, un gamin d'une douzaine d'années, coiffé d'une casquette entourée

d'un petit galon d'or et portant une cerviette en cuir sous le bras.

— Si je ne m'abuse, se dit Désiré, ce " môle-là " travaille chez le notaire. C'est le saute-ruisseau de l'étude. Il a l'air assez " gnole ". Voyons, si je ne me trompe pas !

Et, ce disant, il marcha au-devant du gamin. Quand il fut sur le point de le croiser, il s'arrêta, portant la main à son chapeau.

— Pardon, monsieur, fit-il, vous appartenez à l'étude du notaire, monsieur Ferté ?

— Oui, répondit le gamin, qui était en effet le petit clerc. Pourquoi ?

Ce petit clerc était long et mince et n'avait pas cet air décédé et légèrement gouailleux qu'ont habituellement les " saute-ruisseaux " des études de Paris.

— J'aurais à vous demander un renseignement, continua Désiré.

— A votre service.

— M. Ferté a une fille qui va se marier, n'est-il pas vrai ?

— Ce n'est pas sa fille, c'est sa pupille qui va se marier. Elle est rudement jolie !

— Pouvez-vous me dire quand se fera la cérémonie ?

— Bientôt.

— Je voudrais savoir le jour. Mon patron est loueur de voitures. Si je lui apporte la nouvelle pour qu'il fasse ses offres de service le premier... moi, j'aurai pour ma peine " une roue de derrière (Cinq francs). Ce sera une noce chic. Il faudra des " Sapins... " vous comprenez ?

— Ah ! je le crois ! Le " principal " assure qu'elle épouse un comte. Ce sera dans un mots.

— Merci, je vais le dire au patron.

Le petit clerc avait repris sa course, croyant la conversation terminée ; mais Désiré ne le quittait pas et marchait à côté de lui.

— Alors, elle est jolie, la demoiselle ? Je l'ai vue, avant-hier, quand elle rentrait.

— Elle sort donc toute seule ?

— Jamais ; elle ne sort qu'avec son patron, ou avec sa femme.

An moment où ils arrivaient près de la porte, une jeune fille en tablier blanc et en bonnet de lingé en sortait en courant, et heurta le petit clerc.

— C'est vous, monsieur Paul ! s'écria la bonne. Je vous ai fait mal ?

— Non. Au contraire ! grommela l'enfant en se frottant l'épaule

— Si vous voulez faire une course pour moi, puisque vous voilà je vous donnerai un bon verre de vin, quand vous re viendrez.

— Où faut-il aller, mademoiselle Zélie ? fit le gamin avec un empressement qui semblait prouver que l'eau claire devait être son breuvage ordinaire, et qu'il ne serait pas fâché d'y apporter pour une fois, une légère modification.

— Chez David, le loueur de voitures, rue de la Tour-d'Auvergne. Vous lui direz d'être ici, à dix heures, juste, avec une voiture. Mademoiselle Jeanne va prendre le chemin de fer à la gare de Vincennes pour se rendre à son pensionnat, à Saint-Maur-des-Fossés. Vous direz qu'il y a des bagages.

Le gamin partit rapidement et la bonne remonta dans la maison. Désiré, qui s'était reculé de quelques pas n'avait pas perdu

un mot de la conversation. Mais il se garda bien d'en rien montrer et s'éloigna d'un air indifférent, en suivant le côté opposé au petit clerc.

An bout de quelques pas, il s'arrêta : ses yeux brillaient de joie.

La demoiselle va à Saint-Maur-des-Fossés, murmurait-il. Elle a des bagages. Donc elle ramera là-bas quelques jours. Quelle veine ! Je pourrai la surveiller mieux qu'à Paris. Tout marche à souhait ! J'ai idée que les millions seront bientôt à nous ; allons rigoler. La voiture est commandée pour dix heures, Attendons la voiture.

A dix heures moins un quart, il rôdait encore dans la rue Navarin. Quand le coupé de remise arriva, il s'en approcha comme par hasard, et regarda le numéro, pendant que le cocher était descendu de son siège pour appeler le concierge. La voiture portait le no. 1, 570.

— Maintenant, se dit-il, inutile d'attendre. Je retrouverai le fiacre au chemin de fer. En route, pas de temps à perdre !

Alors, prenant sa course, il remonta jusqu'à la place Bréda où se trouve une station de fiacres. Désiré, qui aimait à s'instruire à sa façon, avait un peu appris à connaître les cheveux chez un marchand qui restait rue Rébeval, tout près de la boutique de la mère Martin. Là, il allait souvent flaner avec les palefreniers qui s'amusaient de ses saillies et ne refusaient jamais de répondre à ses questions. C'était ainsi qu'il avait appris, peu à peu, à bouchonner un cheval, à aider pour le ferrage, etc. Il savait aussi se tenir assez gaillardement à calefourchon sur les plus gros normands.

D'un coup d'œil, il vit quel était le meilleur cheval de la station, et s'approchant du cocher.

— Monsieur, lui dit-il, d'un ton pleurard, pouvez-vous me conduire à la gare de Vincennes, pour prendre le train de dix heures et demie ? Je suis en retard, et il faudrait que votre bête marchât bon train.

— Nous y serons en moins d'une demi-heure, répondit le cocher. Montez vite.

Désiré s'élança dans la voiture, referma la portière, et le cocher, donnant un vigoureux coup de fouet à son cheval, partit au grand trot. Vingt-cinq minutes après, Désiré descendit sur la place de la Bastille. Il était certainement en avance sur la voiture no. 1,570.

Sans perdre une seconde, il se dirigea vers la porte de la gare, du côté du départ, afin de bien voir mademoiselle Jeanne d'Esparre lorsqu'elle arriverait. Il n'attendit pas longtemps. La voiture portant le no. 1,570 vint se ranger sur le bord du trottoir, presque au moment où il y arrivait lui-même.

Un vieux monsieur descendit aussitôt du fiacre donnant la main à une jeune dame.

— Voilà le notaire, bien sûr ! pensa-t-il. Est-ce qu'il va rester à Saint-Maur ? Zut ! alors ! ça serait gênant, faudra voir.

Me Ferté s'approchait du guichet où l'on distribuait les billets.

Désiré marchait derrière lui.

— Une " première, aller et retour " pour Saint-Maur-des-Fossés, demanda le notaire, et une " première " simple.

X

— Une " première, aller et retour " pensa Désiré, le vieux va revenir à Paris, la petite restera seule à Saint-Maur. Allons-y.

Le notaire quittait le guichet.

—Une "seconde aller et retour, Saint-Maur-des-Fossés", demanda Désiré.

Lorsqu'il eut son billet, il s'élança sur les traces du notaire et de Jeanne qu'il rejoignit dans la salle d'attente. Dissimulé dans la foule, il se mit à examiner soigneusement Jeanne d'Esparre pour bien se graver ses traits dans la mémoire, et être sûr de pouvoir toujours la reconnaître.

—Julie avait raison, se dit-il, la demoiselle est jolie. Ce n'est pas une raison pour "chipé" trois millions aux camarades.

On venait d'ouvrir les portes qui donnent sur le quai d'embarquement. Me Ferté offrit son bras à Jeanne et la conduisit vers le train formé pour Brie-comte-Robert. Pour ne pas s'éloigner de ceux qu'il "filait," Désiré grimpa sur l'impériale du wagon de première classe dans lequel le notaire et sa pupille avaient pris place.

A Saint-Maur-des-Fossés, il descendit en même temps et les vit entrer dans le couvent.

—Il faut savoir quand le notaire repartira, se dit Désiré; mais il faut se faire voir le moins possible. Dans les petits villages, les "croquants" remarquent tout de suite ceux qui ne sont pas du pays. Et puis, j'ai faim... néanmoins. Il y a longtemps que le café de la mère me ballotte dans les talons. Si j'allais, sans façon, dire bonjour à un mastroquet quelconque.

Il regardait de tous côtés pour trouver un marchand de vin. Il en aperçut un à très peu de distance; à quelques pas, il y avait aussi un charcutier, dont la boutique était enguirlandée de saucisses en bois.

—Voilà mon affaire. Six sous d'assortiment, deux de pain et un demi-litre.

Après s'être fait servir chez le charcutier, il alla s'asseoir à la porte du marchand de vin, demanda du pain et un demi-litre. Personne ne pouvait entrer ni sortir du couvent sans qu'il le vit.

Pendant que Désiré dévorait à belles dents son maigre déjeuner, une autre connaissance de nos lecteurs, le comte Gérard de Noiville, surveillait aussi la porte du couvent où Jeanne d'Esparre venait d'entrer. Le comte Gérard de Noiville était parti de Paris par le train de neuf heures et demie. En donnant son ticket à l'employé de la gare de Saint-Maur-des-Fossés, il l'avait prié de lui indiquer le pensionnat de ***

—Descendez de l'autre côté de la gare, à main gauche, avait répondu l'employé. Suivez la grande rue devant vous, jusqu'à la rue Saint-Honoré. Le pensionnat est à gauche, vous y serez dans trois minutes.

Le comte suivit le chemin indiqué, et ne tarda pas à arriver devant la Maison désignée et dont l'aspect général révélait la destination au regard le plus indifférent.

Le comte constata immédiatement, à sa grande surprise qu'il n'y avait qu'une entrée: une vaste porte cochère où l'on avait pratiqué une porte bâtarde; et c'était par là qu'on devait nécessairement passer, à moins d'escalader les murs, ce qui semblait presque impossible, grâce aux nombreux tessons ne bouteilles scellés sur le faite de la muraille.

—C'est bien ici, se dit le comte de Noiville. Dussé-je passer la journée à veiller sur cette porte, je saurai qui entre et qui sort. Je ne veux pas être dupe après tout! Et j'aime à me rendre compte des choses que je ne comprends pas. Or, je ne comprends pas pourquoi mademoiselle d'Esparre a voulu revenir ici avant son mariage. Est-ce qu'elle aurait quelque arrière-pensée de re-

voir son docteur sans le sou? Ces petites filles sont quelquefois bien romanesque. Je ne veux pas qu'elle commette quelque sottise par enfantillage, qui rendrait mon mariage impossible et me ferait perdre sa dot, et sa jolie personne.

Le comte de Noiville se gratta le front.

—Je ne crois pas à ces passions de gamine, cela n'a rien de sérieux. Mais elle aura voulu peut-être mettre fin à son petit roman par un dernier rendez-vous, les adieux de Fontainebleau! ricana-t-il. Cela peut-être fort dangereux avec un gaillard entreprenant comme doit l'être ce Robert Dauray? Il ne voudra pas perdre les millions qui lui ont fait venir l'eau à la bouche; mais je suis là, et je saurai bien empêcher...

Il eut un geste de colère.

—Voyons, du calme, mon ami! continua-t-il. Il ne faut pas que mon dérangement soit inutile ou nuisible. Mais comment surveiller cette porte, sans attirer l'attention?

Ce disant, il tournait autour de lui des yeux attentifs, interrogeant le terrain où il devait manœuvrer.

Tout à coup, son front se dérida. Il venait d'apercevoir, presque en face de l'entrée du pensionnat, une boutique de marchand de vin traiteur, comme il y en a tant dans les environs de Paris, où les promeneurs, chaque dimanche, trouvent le traditionnel "lapin sauté", le veau rôti, de la salade et un petit bleu, dont le crû reste à découvrir.

—Bon! se dit-il. Voilà mon affaire. Je vais déjeuner là, tant bien que mal. Il y a justement une table près du vitrage de la boutique. Je verrai, sans être vu, qui entre et qui sort.

Le calcul du comte de Noiville était juste. Il terminait à peine son déjeuner sommaire et tel que pouvait le fournir la localité, en un jour de semaine, lorsqu'il aperçut le notaire accompagné de Jeanne. Tous deux se dirigeaient vers la porte du pensionnat qui s'ouvrit pour leur livrer passage et se referma aussitôt derrière eux.

Une demi-heure s'écoula, puis la porte s'ouvrit de nouveau, et Me Ferté sortit seul.

L'excellent notaire paraissait fort préoccupé. C'est qu'il était tard déjà, que l'heure de son déjeuner était passée depuis longtemps, et qu'il calculait que son repas se trouvait tragiquement reculé par les caprices de son aimable pupille.

Aussi bien que cela fût contraire à toutes ses habitudes, après une courte hésitation, se décida-t-il à courir le risque de déjeuner à Saint-Maur, décision qui lui était suggérée par la vue du marchand de vin traiteur dont nous avons déjà parlé.

Il se dirigea donc vers la boutique où le conduisaient les protestations désespérées de son estomac, et se trouva nez à nez avec le comte de Noiville qui fumait un cigare en dégustant une tasse de café.

—Comment! vous! vous ici! s'écria le notaire stupéfait, en apercevant le futur époux de mademoiselle d'Esparre!

—Moi-même, mon cher notaire! répliqua Gérard de Noiville, avec un sourire contraint qui ne lui allait pas du tout et lui donnait l'air fort maussade.

—Et que faisiez-vous là?

—Je guettais!

—Qui donc?

—Vous!

—Moi?

—Ou plutôt votre charmante pupille, ma future femme! Le notaire fronça le sourcil.

—Comment! fit-il. Pour quelle raison?

— Oh ! de sottes idées ! Je n'en disconviens pas ; mais hier, après votre départ, j'ai réfléchi à cette résolution inattendue de mademoiselle d'Esparre de retourner à son pensionnat...

— Je vous en ai expliqué les motifs...

— Sans doute, mais c'est là qu'elle a connu ce Robert, qui a eu l'audace...

— Croyez bien, monsieur le comte, interrompit Me Ferté d'un air solennel, que, s'il y avait eu le moindre danger de ce côté, je n'eusse point consenti à céder. Mais je connais Jeanne. J'ai averti la supérieure, pris mes précautions, et je réponds de tout !

— C'est que vous comprenez, sans croire qu'il y ait rien de sérieux dans le sentiment que mademoiselle d'Esparre porte à ce meurtre de faim, à ce coureur de dots ; sans douter d'elle, ni de la sévérité de votre surveillance, je puis me défier des entreprises de ce monsieur, et...

— Voyons ! fit le notaire, nous allons causer. Après tout, je suis bien aise de vous rencontrer. Mais il est midi passé, je meurs de faim, et si vous le voulez bien, nous causerons en déjeunant ; moi, du moins, puisque vous avez terminé votre repas à ce que je vois.

— Très volontiers, répliqua le comte.

— Du reste, je suis chargé d'une mission pour vous, monsieur le comte, et cela de la part de ma pupille elle-même. Mission qui achèvera de vous rassurer.

XI

On n'a pas oublié que Désiré avait pris un billet pour Saint-Maur, à la suite de Me Ferté et de Jeanne d'Esparre. Il les avait suivis de loin et, après les avoir vus entrer au pensionnat, il s'était embusqué à quelque distance.

Pendant ce colloque, il s'était rapproché des deux hommes, en flâneur qui tue le temps ; et, en se rapprochant, il avait pu saisir au vol presque toute la conversation que nous venons de rapporter.

Le comte de Noiville n'était pas pour lui un inconnu. C'était cet homme qui avait fait condamner son frère et sa future belle sœur. Aussi lui avait-il, malgré sa prudence, décoché un regard de travers, qui eût fait frissonner Gérard de Noiville, s'il l'avait vu. Mais préoccupé de ses craintes et de ce que disait Me Ferté, il ne songeait guère à ce gamin qui rôdait autour de lui, d'un air en apparence indifférent.

— A la bonne heure, pensa Désiré, ils vont causer nécessairement de ce qui m'intéresse. Comment faire pour entendre sans être remarqué ?

On eût dit que Désiré n'avait qu'à former les souhaits pour qu'il fussent exaucés, car, au moment où il se posait ce point d'interrogation, les deux hommes, qui avaient causé sur le pas de la porte de la boutique — au lieu de s'y installer, — la traversèrent pour se diriger vers un jardinet, lequel faisait suite à la maison, et se composait d'un certain nombre de petits bosquets séparés les uns des autres par des treillages en bois recouverts de plantes grimpantes.

Là se dressaient quelques tables rustiques, et, sur l'une d'elles, le notaire se fit servir une côtellette et des œufs, avec un peu de fromage.

Tout en mangeant, Me Ferté continuait la conversation commencée, et le comte de Noiville, un peu confus d'être surpris en flagrant délit de jalousie, — ce qui l'humiliait, — s'excusait, maintenant, de son mieux en disant :

— Je vous répète que je me défie nullement de ma future ; mais j'ignorais si vos occupations vous permettraient d'accompagner vous-même votre pupille. Si j'avais su que vous viendriez en personne, je ne me serais, certes, pas dérangé. Seulement, si mademoiselle d'Esparre était venue sous la garde d'une simple domestique, il aurait très bien pu se faire qu'elle rencontrât ce docteur sur son chemin, et c'est ce que je voulais lui éviter. Elle aurait pu aussi jeter une lettre à la poste. Qui sait ?

— Jeanne est incapable d'une semblable inconvenance, répliqua le notaire avec quelque embarras ! car il se rappelait la démarche bien autrement grave de la jeune fille se rendant chez Robert lui-même.

— Et la mission dont je suis chargé, poursuivit-il vivement, achèvera de lever tous vos doutes.

— En effet, vous me l'avez déjà dit. Quelle mission ?

— J'ai une lettre à vous remettre en mains propres.

— Une lettre ? de qui ?

— De Jeanne !

— Oh ! oh ! fit le comte dont le front se rasséréna aussitôt. Voyons cela.

Le notaire ouvrit son paletot, tira de la poche de côté un portefeuille imposant, et y fouilla pour en extraire enfin une lettre sous enveloppe qu'il remit à son interlocuteur.

Au moment où ce dernier s'en emparait avec un visible empressement, un léger bruit de branchages froissés, non loin du bosquet, fit retourner la tête aux deux hommes ; mais, apercevant la servante qui s'approchait, avec le café, ils crurent que c'était elle qui avait frôlé le treillage, et ne s'occupèrent pas autrement de cet incident insignifiant.

D'ailleurs, le comte avait déjà ouvert la lettre, et, après l'avoir parcourue des yeux, dit joyeusement au notaire :

— Vous savez ce que contient cette lettre ?

— Je m'en doute, mais je n'en connais pas les termes.

— Eh bien, écoutez !

Et Gérard de Noiville lut à haute voix ce qui suit :

“ Monsieur le comte,

“ Au moment d'accomplir l'acte le plus grave de ma vie, j'ai voulu me recueillir et prier.

“ Je me retire donc pour quelques jours à mon ancien pensionnat de Saint-Maur-des-Fossés.

“ C'est ma dernière fantaisie de jeune fille. Je désire que vous n'y voyiez rien de blessant pour vous,

“ JEANNE D'ESPARRE.”

(A CONTINUER.)

Commencé le 13 Décembre 1883—No. 207.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus.

Aux agents : 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédions tous les numéros parus depuis le 1er juillet 1880, et les files complètes (brochées) des années 1881, 1882 et 1883, aux conditions ci-haut mentionnées.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880 — *Le Colporteur Banalit, La Duchesse de Nemours, Les deux Frères, Le Grand Vaincu, Le Percuteur de Mussey, Soufflé par un Violon, Souvenir d'un Juré, Conte Normand, Gadoiseries honnêtes*. — Les premiers numéros de cette année sont épuisés ; mais à l'exception des deux premiers ouvrages mentionnés, nous pouvons fournir tous les autres au complet.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881 — *Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecdi l'Empisonneur*. — Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882 — *Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecdi l'Empisonneur* (suite et fin), *Le grand Ullite, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Navrant, La Fille de Marguerite*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883 — *La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames d'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*. — Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

Boîte 1986, B. de P.

MORNEAU & CIE. ÉDITEURS,
17 rue Ste-Fabrice, Montréal